

La représentation des discours des domestiques dans *À la recherche du temps perdu* : de petites voix pour les petites mains ?

BÉRENGÈRE MORICHEAU-AIRAUD

Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA) Arts/Langages : Transitions & Relations (ALTER)

Bérengère Moricheau-Airaud est maîtresse de conférences en langue et littérature françaises à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, où elle enseigne la grammaire et la stylistique, et membre du laboratoire ALTER (Arts/Langages : Transitions et Relations). Après une thèse sur la représentation du discours autre et ses rapports à l'ironie dans *À la recherche du temps perdu*, elle consacre ses recherches aux discours rapportés, à la question de leurs frontières, au comique, en particulier à l'ironie, au texte proustien, à des écritures contemporaines, notamment celles des récits de transfuge de classe : Annie Ernaux, Rose-Marie Lagrave, Didier Éribon ; et aussi celles de Jean Echenoz, Régis Jauffret, Laurent Mauvignier.

La représentation des discours des domestiques est un élément de caractérisation à prendre en compte pour la po(i)étique du figurant. Sonder comment les discours représentés de ces « petites mains » contribuent à définir le statut de figurant, c'est dresser l'état des lieux de leur présence, bien audible, puis en analyser les configurations énonciatives de représentation, qui se fait en mode mineur, et en dégager les fonctions, sociologiques, narratologiques, symboliques, au sein de la *Recherche*.

Proust (Marcel), Figurant romanesque, Représentation du discours, Discours représenté, Discours rapporté, Domesticité, Condition sociale des personnages romanesques

Étudier les discours des figurants semble tenir du paradoxe. Le figurant, au théâtre ou cinéma, est celui qui, selon les propres termes du *Trésor de la Langue Française*, est « généralement muet », car « charg[é] de tenir un emploi secondaire » (nous soulignons). Il est question, dans le sens de ce caractère accessoire du personnage, de « simple figurant » (*id.*). Et le terme reçoit, selon les contextes, les synonymes de « second rôle », de « remplaçant », de « comparse », de « doublure » ou encore de « représentant ». C'est précisément parce qu'il s'agit d'un rôle de représentation qu'il importe de considérer celle qui est donnée de ces figu-

rants ; en particulier, c'est justement parce que ces derniers sont souvent réduits à un rôle muet, du moins perçu comme tel, que l'étude de leur représentation doit prendre en compte leur accès à la parole, le rôle de leur voix, de leurs discours, tant ils pourraient faire entendre un contre-chant au discours privilégié, qui est, dans la *Recherche*, un discours *de* privilégiés.

De fait, dans son contexte socio-historique, le statut de figurant est largement occupé par des domestiques : les domestiques sont souvent des figurants, et la représentation de leur discours, par leur manière de dessiner leur statut de figurant, y participe bien de la cristallisation des tensions qui travaillent cette société de l'entre-deux-siècles : la *Recherche* « traite [...] de la rivalité entre les différentes classes sociales, non seulement entre les aristocrates et les bourgeois », mais aussi, comme le note Hughes dans son étude de la représentation du monde social de Combray (2005 : 79), « entre la classe des domestiques (Françoise) et la famille du Narrateur ». Les paroles rapportées s'imposent donc comme participant de la représentation de la catégorie des domestiques qui œuvrent dans les coulisses des scènes familiales et mondaines, mais encore, en ce qu'elle-même est représentative de celle d'autres personnages, principalement de leurs maîtres. Cette représentativité, déjà, invite à questionner le rang de second rôle qui paraît échu aux domestiques : sonder la corrélation entre leur statut subalterne et celui de leur discours, voir si ces « petites mains » ne disposent vraiment que de « petites voix », c'est chercher des éléments de la po(i)étique du figurant. Cette caractérisation, notamment sociale, des domestiques depuis leur discours établira, d'abord, leur description sur le plan de la diégèse, de là analysera les modalités linguistiques de la représentation de leur discours, et ainsi mettra au jour, sur un plan cette fois symbolique, des fonctions de ces paroles, ou plutôt de leur représentation, de la représentation qu'elle donne de ces « petites voix », et de la représentativité qu'elle leur confère.

« L'orchestre qui accompagne et soutient la vie sociale des classes dirigeantes »

Pour rendre compte de la place des domestiques dans son analyse des rapports entre Proust et la société, Tadié compare ces derniers à un orchestre (2021, § 11), et cette image paraît pertinente à bien des égards.

Un ensemble polyphonique

Le personnel des grandes maisons aristocratiques, parisiennes ou non, réunit « souvent plus de dix personnes » (Tadié 2021, § 3) ; et les maisons plus modestes,

comme celle d'un avocat ou d'un médecin, rassemblent au moins une cuisinière, un valet de chambre, une femme de chambre et la gouvernante des enfants (*ibid.*). Le nombre et le charme des femmes de chambre de Mme Swann participent de la séduction qu'elle exerce sur le jeune narrateur venant voir sa fille : « Mme Swann me recevait un moment dans sa chambre où trois belles et imposantes créatures, sa première, sa deuxième et sa troisième femme de chambre préparaient en souriant des toilettes merveilleuses » (*JFF I*, 501).

Le poids d'un tel ensemble est encore augmenté de la variété de ses membres. Tous les domestiques de la *Recherche* n'exercent pas dans la capitale : par exemple Eulalie, la confidente de Tante Léonie, a été toute sa vie au service d'une certaine Mme de la Bretonnerie. Les différences géographiques se doublent de contrastes sociaux, tant le service d'une petite bourgeoisie de Combray diffère de celui auprès d'une grande maison parisienne. Les métiers sont très variés : le narrateur rencontre, ou au moins évoque, plusieurs cochers, comme celui de Swann, des chauffeurs, employés diversement par le narrateur ou par les Verdurin, de nombreuses femmes de chambre, par exemple les sœurs Gineste, et d'innombrables valets, valets de chambre, entre autres celui de l'oncle Adolphe, père de Morel, ou valets de pied, en nombre chez Charlus, chez les Guermantes, chez Mme de Saint-Euverte ou encore Mme de Chevreigny. Enfin, tous ne sont pas individualisés par un rôle ou par un nom spécifique, sans que cela puisse être justifié toujours par leur fonction au sein de la narration : l'importance de Françoise explique qu'elle soit identifiée, mais d'autres figures, pourtant récurrentes, ne sont nommées qu'indirectement, comme la femme de chambre de la Baronne de Putbus.

La variété de ce groupe est d'autant plus prégnante qu'elle semble démultipliée par les voix qui se devinent à travers chacun de ces personnages. Comme le rappelle Tadié, Proust a nourri les domestiques de la *Recherche* de ceux qui ont servi à son domicile – « Ernestine Gallou, Félicie Fiteau, Céline Cottin, Céleste Albaret, qui toutes ont posé pour Françoise, Nicolas Cottin, Jean Blanc, et Odilon Albarret » (Tadié 2021, § 6) – ainsi que du personnel de maison qu'il a rencontré chez d'autres – par exemple avec le principal modèle de Jupien, Albert Le Cuziat. Et les échos du chœur des domestiques s'expliquent encore par la tradition littéraire qui leur accorde de longue date un rôle déterminant.

Ce qui explique enfin l'importance des domestiques, et celle de leur voix, c'est leur relation avec leur maître, que plusieurs d'entre eux accompagnent continuellement et étroitement tout au long de l'œuvre, et même si la différence de statut ne permet pas de parler d'amitié, c'est bien leur fréquentation habituelle, familière, qui les autorise, « en vieux serviteur », à leur glisser les conseils que donnerait un

ami – à l’instar du discours de raison que tient à Swann son cocher, plus lucide que lui lors de sa quête orphique.

Des temps différents

L’exploration de la part prise par la monstration des discours à la définition du statut de figurant fait également ressortir que les paroles des domestiques ne sont pas audibles de manière homogène dans la *Recherche*.

Ces derniers ne sont pas toujours aussi présents selon le moment de la *Recherche*, ce dont rend compte le nombre de termes s’y rapportant, variable selon les moments de la narration. À titre d’exemples, *Du côté de chez Swann* compte une trentaine d’occurrences de « domestique », une douzaine de « valet », la majorité pour « valets de chambre » et pour « valets de pied », une trentaine de reprises de « cocher », et une vingtaine de « jardinier » : dans cette partie de la fresque où la vie du jeune narrateur et la quête amoureuse de Swann se déroulent à l’occasion notamment, et respectivement, de repas familiaux ou de rencontres mondaines, le personnel de maison est sensiblement évoqué. En revanche, lorsque le récit se concentre sur la relation que le narrateur entretient avec Albertine, sa présence se fait moindre. Il n’y a désormais plus dans *La Prisonnière* qu’une vingtaine d’occurrences de « domestiques », une quinzaine de « valet », et, dans *Albertine disparue*, moins d’une dizaine de « domestique », d’une demi-douzaine de « femme de chambre ».

Cette cartographie fait apparaître également différents mouvements dans la représentation de leur discours, selon le temps que le récit leur accorde, depuis une configuration ample et longue, jusqu’au dispositif ne leur laissant qu’une brève apparition. Parfois le narrateur concentre sa représentation seulement sur quelques mots à même de rendre plus parlante la description du personnage : « Françoise avait souvent à mon endroit (“pour me piquer”, eût dit le maître d’hôtel) de ces propos étranges qu’une personne du monde n’aurait pas » (*TR IV*, 328). En revanche, la « lettre que le jeune valet de pied de Françoise avait écrite à un de ses amis et qu’il [...] avait oubliée » (*CG II*, 854) sur le bureau du narrateur, représentée *in extenso*, malgré sa longueur, et de toute évidence en raison de son potentiel comique, occupe une large place.

Des registres variés

C’est enfin la variété des registres qui contribue à rendre ces voix, et donc ces personnages, particulièrement audibles, en dépit de leur statut subordonné. Le répertoire des voix de domestiques s’avère certes largement convenu, et ce caractère attendu de leurs propos, inévitablement, les assourdit. Très souvent les

discours représentés ressortissent d'une communication ordinaire entre maîtres et valets, comme dans ce court dialogue entre le duc de Guermantes et son valet de chambre qu'il presse de lui apporter son costume de fête :

Et sans plus s'occuper des deux parentes qui, munies de leurs alpenstocks, allaient faire l'ascension dans la nuit, il se précipita aux nouvelles en interrogeant son valet de chambre : « Mon casque est bien arrivé ? — Oui, Monsieur le duc. — Il y a bien un petit trou pour respirer ? Je n'ai pas envie d'être asphyxié, que diable ! — Oui, Monsieur le duc. [...] » (SG III, 123)

Le duc est ici celui qui interroge, ce qui manifeste combien il est en position de le faire, alors que le valet est celui qui répond, ce qui rend compte, en symétrie, de sa situation subalterne, et même d'autant plus sensiblement que ses propos sont réduits à un adverbe-phrase, à une adresse à son interlocuteur, et qu'ils sont répétés, dans un temps resserré. Toutefois, ce minimalisme ainsi que la mécanique de cette redite, justement par ce jeu de contraste rythmique, accusent le caractère péremptoire des questions du duc, son insistance, de là le ridicule de ses préoccupations... sous les apparences d'une communication des plus ordinaires. L'effet induit par ces modalités de représentation des discours déborde le sens de cette situation ordinaire. Il en va de même dans cet autre passage où affleurent les biais du discours de Mme de Cambremer : « La marquise [...] demanda à son vieux cocher si un de ses chevaux qui était frileux avait eu assez chaud, si le sabot de l'autre ne lui faisait pas mal. » (SG III, 218) Le caractère ici encore convenu de cet échange avec un domestique s'avère à nouveau ambivalent, tant la longueur du propos de la marquise, son adresse successive à deux interlocuteurs, et pourtant le silence de l'un et de l'autre pointent le déséquilibre des rapports entre maîtres et domestiques, ainsi que celui de l'attitude de la marquise, dont les intérêts se limitent aux gâteaux et aux chevaux, mais ne laissent aucune place à autrui.

Une autre partie du répertoire constitué par les discours des domestiques s'avère plus nettement outrepasser les situations conventionnelles de dialogues avec les domestiques. Cet échange, dans *Du côté de chez Swann*, laisse entendre les opinions sur la guerre d'un simple jardinier, à l'occasion d'un défilé de troupes dans les rues de Combray :

Le jardinier croyait qu'à la déclaration de guerre on arrêta tous les chemins de fer. « Pardi, pour pas qu'on se sauve », disait Françoise.

Et le jardinier : « Ah ! ils sont malins », car il n'admettait pas que la guerre ne fût pas une espèce de mauvais tour que l'État essayait de jouer au peuple et que, si on avait eu le moyen de le faire, il n'est pas une seule personne qui n'eût filé. (DCSI, 88)

Même si cette comparaison décalée de la guerre avec « une espèce de mauvais tour » n'est pas dépourvue de comique, même si ce dialogue tient d'une scène

de comédie entre deux domestiques âgés, presque d'une dispute de vieux couple, même si le narrateur prend ses distances avec les opinions exprimées (« croyait », « n'admettait pas »), cet échange laisse percer une prise de position du jardinier... et ce sont précisément ses naïvetés, cette lecture à distance des événements, qui donnent à l'opinion exprimée une certaine vraisemblance et, partant, une légitimité. La représentation des discours des domestiques est encore l'occasion de laisser entendre leur point de vue sur leurs maîtres, comme lorsque Françoise compare son service auprès de Mme Octave à celui des parents du narrateur :

[Françoise] était surtout exaspérée par les biscottes de pain grillé que mangeait mon père. [...] « Oui, oui, grommelait le maître d'hôtel, mais tout cela pourrait bien changer, les ouvriers doivent faire une grève au Canada et le ministre a dit l'autre soir à Monsieur qu'il a touché pour ça deux cent mille francs. » [...] Mais la philosophie de Combray empêchait que Françoise pût espérer que les grèves du Canada eussent une répercussion sur l'usage des biscottes : « Tant que le monde sera monde, voyez-vous, disait-elle, il y aura des maîtres pour nous faire trotter et des domestiques pour faire leurs caprices. » (CG II, 327)

Tadié justifie ce même constat d'un intérêt de « Proust [...] aux opinions politiques du personnel » (2021, § 16) par d'autres prises de position encore : « au moment de l'affaire Dreyfus, Aimé pense que Dreyfus est “mille fois coupable” » (*JFF* II, 164). Victor, le maître d'hôtel des parents, est dreyfusard et se heurte à celui des Guermantes qui est antidreyfusard : « Les vérités et contre-vérités qui s'opposaient en haut chez les intellectuels de la Ligue de la Patrie française et celle des Droits de l'homme se propageaient en effet jusque dans les profondeurs du peuple » (CG II, 592). Quand les propos se font engagés, ou plus discrètement quand les modalités de leur monstration laissent percer une lecture ambivalente au détriment des maîtres, de telles représentations de discours rendent les voix des domestiques plus perceptibles que ne le laisseraient penser leur place et le statut subalterne des personnages. Cette sortie de la domesticité ne semble permise, sur un autre plan que celui de la représentation des discours, que par la sexualité, ainsi que le montrent notamment les personnages de Jupien, même s'il n'est pas tout à fait un domestique, et de la femme de chambre de la Baronne de Putbus.

La diversité de leurs représentants, les modulations dans leur présence, les variétés des sujets abordés font cette catégorie bien plus présente, et complexe, qu'on ne le supposerait pour un second rôle. Et pourtant, paradoxalement au regard de ces quelques observations, leurs voix semblent relativement minorées au regard de celles des maîtres, comme adaptées à la représentation de leur catégorie sociale.

Une représentation de discours autres en mode mineur

Les configurations énonciatives de leur monstration paraissent en effet nuancer cette impression, qui ressort d'une première approche descriptive, d'entendre leurs voix comme un arrière-plan sonore bien plus présent qu'attendu.

Des voix discrètes

Une large part de la communication de ces domestiques, qu'ils soient énonciateurs ou énonciataires, repose sur leur langage corporel. C'est le cas dans cette saynète répétée entre Mme de Saint-Euverte et ses domestiques : « un domestique passait des rafraîchissements sur un plateau et faisait tinter des cuillers et, comme chaque semaine, Mme de Saint-Euverte lui faisait, sans qu'il la vît, des signes de s'en aller. » (*DCS I*, 330) Si l'hôtesse semble penser que son statut la dispense de consigne, que le domestique ne la voie pas ridiculise ses prétentions, ou ses précautions, et disqualifie sa mise en scène de maîtresse de maison. Les ordres passent souvent seulement par des coups de sonnette que les domestiques reçoivent, à la fin du déjeuner, « comme les premiers sons des instruments qui s'accordent quand un concert va bientôt recommencer » (*CG II*, 327). Symétriquement, et à de plus nombreuses autres reprises encore, la réponse du domestique au maître est seulement gestuelle, et ce déséquilibre suffit à dire combien le domestique n'est pas sur le même échelon social, comme ici vis-à-vis du jeune narrateur demandant à voir Gilberte : « L'implacable concierge, changé en une bienveillante Euménide, prit l'habitude, quand je lui demandais si je pouvais monter de m'indiquer en soulevant sa casquette d'une main propice, qu'il exauçait ma prière. » (*JFF I*, 494) La mécanisation du salut, suggestive de sa déplétion sémantique, de la réduction du domestique au statut de marionnette, retourne le geste en une manifestation du déséquilibre dans les échanges entre maîtres et valets, de la subordination de ces derniers, de leur amûissement.

De fait, quand leurs discours sont enfin présents sur le fil de la narration, ils restent bien souvent au seuil de la représentation de discours en ce qu'aucune précision n'est donnée sur leur contenu. Cette ellipse peut être le fait d'une valence verbale seulement en partie actualisée, comme lorsque le verbe « répondre » ne reçoit aucun objet direct : « ce ne sera pas, comme autrefois, sa grand-mère, sa grand-mère mourante, mais un indifférent valet de chambre qui va venir lui répondre. » (*SG III*, 371-372) Le sens de cet emploi justifie cette syntaxe mais n'empêche pas que soit ressenti le manque de précisions. Même lorsque le verbe bénéficie d'un complément, il peut opposer une plus grande opacité, et déplacer l'intérêt du contenu au fait énonciatif, par exemple pour mettre en valeur le ridicule rôle

d'intermédiaire confié à Legrandin : « Cette dame le pria de dire quelque chose à son cocher, et tandis qu'il allait jusqu'à la voiture, l'empreinte de joie timide et dévouée que la présentation avait marquée sur son visage y persistait encore. » (*DCS I*, 123) Ailleurs encore, l'évocation de l'acte discursif ne repose que sur un substantif, ici à même de dénoncer la délation en vigueur à l'hôtel des Guermantes : « le détestable concierge [...] était en train de lui [la duchesse de Guermantes] faire de grands saluts et sans doute aussi des "rapports". » (*CG II*, 362) L'intérêt narratif est ici, justement, de ne pas donner trop d'indications sur le contenu des échanges, pour suggérer l'inquiétude des autres domestiques, pour mettre l'accent moins sur les ragots que sur l'atmosphère délétère, et cette saisie intermédiaire de la monstration du discours concrétise bien ce qu'est une rumeur.

Dans tous les cas, les discours des domestiques se trouvent mis en sourdine, et ce constat est encore appuyé par leur fréquente représentation au discours indirect (DI) qui, par définition, ne laisse plus de place à la voix de l'énonciateur représenté, tout entière reformulée et traduite par le représentant, comme ici, où celle du domestique reste dans le creux du texte : « le cocher vint nous accoster et me demanda s'il devait venir me reprendre » (*Pris. III*, 706).

Des voix subordonnées

D'autres formes de dégradation affectent les voix de domestiques. Leurs discours peuvent se voir donnés comme relevant d'un autre univers, celui d'un irréel du passé, comme ici pour dire le rêve qu'a Swann de vivre avec Odette : « si en demandant au domestique ce qu'il y avait à déjeuner, c'eût été le menu d'Odette qu'il avait appris en réponse » (*DCS I*, 294). La représentation d'un discours intérieur, qui garde l'énoncé encore une fois en-deçà d'une actualisation pleine, produit des effets proches : « "Quelle drôle de boîte", se dit le valet de pied, qui demanda à ses camarades si le baron était farce ou marteau. » (*Pris. III*, 733) Les discours des domestiques subissent également diverses formes d'évidement, par exemple par le fait de répéter les propos de leur maître :

Et je restais avec mon oncle jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui demander de la part du cocher, pour quelle heure celui-ci devait atteler. [...] Enfin, après une hésitation suprême mon oncle prononçait infailliblement ces mots : « Deux heures et quart », que le valet de chambre répétait avec étonnement, mais sans discuter : « Deux heures et quart ? bien... je vais le dire... » (*DCS I*, 72)

Ce vide se perçoit encore quand le discours du domestique est en partie incompréhensible, comme lorsque Françoise exprime, « depuis qu'elle était une vieille femme », « les raisons profondes de son mécontentement » face aux sollicitations indues de ses maîtres : « Elle les développait d'ailleurs, à la cantonade, mais sans

que nous puissions bien distinguer les mots. » (CG II, 317) Laisser ainsi percer la vacuité, la malléabilité des discours des domestiques les renvoie inévitablement à l'arrière-plan de la narration.

Cet effet est accru par la fréquente mobilisation de ces discours en tant que point de comparaison, en tant que repère d'étalonnage : le geste analogique, lui aussi, passe par le discours du domestique pour mieux décrire un élément de premier plan, souvent pour mieux faire entendre une autre voix. C'est le cas dans cette description de l'attitude de M. de Norpois, où le discours du domestique fait résonner et comprendre l'outrance de son comportement :

Il rendit même la cassure plus nette en priant le prince de mettre ses hommages aux pieds de Leurs Majestés le roi et la reine quand il aurait l'occasion de les voir, phrase de départ qui correspondait à ce qu'est, à la fin d'un concert, ces mots hurlés : « Le cocher Auguste de la rue de Belloy. » (AD IV, 215)

Le discours du domestique est mobilisé comme un point de repère pour un autre énoncé dans cet autre passage, où la duchesse de Guermantes s'en sert comme comparant pour exprimer l'incongruité de la requête de Swann, qui voudrait lui faire recevoir sa femme et sa fille : « Mon cocher pourrait me faire valoir : “Ma fille est très mal, faites-moi recevoir chez la princesse de Parme.” » (SG III, 80) L'acte d'énonciation d'un domestique, ainsi convoqué en appui à la représentation d'un autre discours, joue dès lors un rôle presque de didascalie, utilitariste.

De fréquentes représentations enchâssées viennent corroborer ce constat. Comme pour bien d'autres, les discours des domestiques se rencontrent entre parenthèses, d'un espace décroché sur le fil de la narration, à un degré autre, d'où il résonne, en écho, comme ici, quand le narrateur est introduit au salon des Guermantes par un domestique à l'air d'un ministre espagnol :

Le ministre espagnol (non sans que je rencontraisse, en route, le valet de pied persécuté par le concierge, et qui, rayonnant de bonheur quand je lui demandai des nouvelles de sa fiancée, me dit que justement demain était le jour de sortie d'elle et de lui, qu'il pourrait passer toute la journée avec elle, et célébra la bonté de Madame la duchesse) me conduisit au salon où je craignais de trouver M. de Guermantes de mauvaise humeur. (CG II, 715)

Les enchâssements dans lesquels se trouvent insérés certains discours de domestiques les utilisent souvent à d'autres fins que leur seule monstration. Souvent celui-ci porte la voix de son maître, comme lorsque la duchesse, en retard, confie à son mari le soin de recevoir Swann : « Un valet de pied entra. “Madame la duchesse fait demander à Monsieur le duc si Monsieur le duc veut bien recevoir M. Swann, parce que Madame la duchesse n'est pas encore prête.” » (CG II, 865) La construction factitive souligne la fonction de porte-voix de ce domestique, qui

ressort encore de l'insertion de la reformulation du discours de la duchesse, sous forme d'un DI, au sein de son propre DD. Il semble même que le valet finisse par devenir la voie, sinon la voix, de son maître, dans un effet suggestif de mimétisme : la subordonnée causale semble s'émanciper de la reformulation ouverte par « demander » pour s'autonomiser et tendre vers un discours indirect libre – voire un discours direct libre, car la duchesse peut s'être désignée en tant que délocutée. Les représentations de discours des domestiques ne valent pas tant pour elles-mêmes que pour ce à quoi elles participent.

Des voix contenues

Cette réduction ressort encore du gabarit des représentations de discours. Bon nombre d'entre elles correspondent à des scènes, telles que les définit Genette (1972, 131) – ce qui implique un format identifié et même resserré par un effet d'isochronie. Deux types se distinguent : la scène « dramatique », qui joue un rôle dans l'enchaînement des événements, et la scène « typique », qui participe de la construction de l'univers (*ibid.*), et dont relèvent souvent les dialogues avec un domestique, par exemple quand la duchesse refuse son jour de sortie à un valet :

« Poullein, dit-elle, vous irez chercher les faisans de M. le comte et vous les rapporterez de suite, car, n'est-ce pas, Grouchy, vous permettez que je fasse quelques politesses ? [...] »

Poullein était devenu blanc ; son rendez-vous avec sa fiancée était manqué. Cela suffisait pour la distraction de la duchesse qui tenait à ce que tout gardât un air humain. « Je sais que c'est votre jour de sortie, dit-elle à Poullein, vous n'aurez qu'à changer avec Georges qui sortira demain et restera après-demain. »

Mais le lendemain la fiancée de Poullein ne serait pas libre. (CG II, 774)

Même si le domestique ne s'entend pas, son langage corporel est assez expressif pour tenir lieu de réplique verbalisée, comme le prouvent les réactions de la duchesse, qui répond à la pâleur de Poullein par une (fausse) solution, et cette interaction fait de cette séquence, délimitée et condensée, une description indirecte mais éloquente du milieu où évolue le narrateur.

La présence des voix des domestiques apparaît encore restreinte lorsqu'elle est enserrée dans des guillemets. Ainsi la représentation en DI se voit-elle doublée, en cours, d'une saisie en mention d'une partie de sa reformulation par le narrateur, comme s'il cessait alors de prendre en charge dans ses mots ce qu'a été le discours pour céder la parole au personnage, précisément pour faire entendre son adoption des manières de dire de ses nouveaux maîtres, les Verdurin : « Car le nouveau domestique aux pieds plus rapides, et déjà familiarisé avec ces expressions, nous ayant répondu que “si Madame n'était pas sortie elle devait être à la ‘vue de Douville’”,

“qu’il allait aller voir”, il revint aussitôt nous dire que celle-ci allait nous recevoir. » (SG III, 390) Ces segments de modalisation autonymique se rencontrent encore, en-dehors de tout DI, accompagné d’une boucle réflexive, comme ici, avec l’adossement à l’idiolecte de son chef, Aimé : « un jeune chasseur ôta sa casquette pour me saluer et la remit prestement. Je crus qu’Aimé lui avait, selon son expression, “passé la consigne” d’avoir des égards pour moi. » (*ibid.*, 169). La représentation en modalisation autonymique d’une partie du discours des domestiques survient encore en-dehors de toute glose : ici, par exemple, pour une expression du valet de pied qui vient de quitter Combray : « et un rhume de cerveau lui apporta, comme un “coup d’air” pris dans un wagon où la glace ferme mal, l’impression délicieuse qu’il avait vu du pays [...]. » (CG II, 309-310) Ces manières de dire sont maintenues dans la narration, mais aussi maintenues à distance, car contenues dans certaines limites.

Ce contrôle de la place cédée à la voix des domestiques – illusoire au regard de l’hétérogénéité dialogique constitutive de tout acte d’énonciation – repose également sur les représentations en pure mention. C’est à cette structure que correspond le DD, parfois réduit à un segment autonymique très court, par exemple pour cette supplique d’une domestique sur le point d’être renvoyée : « Certes, à l’humilité de la pauvre femme de chambre, tremblante, prête à avouer ce qu’elle n’a pas commis, disant “je partirai ce soir s’il le faut”, on ne peut pas résister. » (SG III, 174) La brièveté est ici ambivalente : elle laisse entendre les domestiques sans le filtre énonciatif d’une reformulation du narrateur ou d’une assimilation en modalisation autonymique, mais manifeste tout aussi bien les efforts pour enclorre cette parole dans des limites bien repérables.

En cela, les condensations participent, aux côtés des nombreuses formes de subordination de ces voix ainsi que des variétés observées d’amuïssement, d’une représentation des discours de domestiques en mode mineur. Une telle tension entre l’effet d’arrière-plan omniprésent et celui de leur minoration relève d’un paradoxe qu’il s’agit à présent de questionner.

Des fonctions majeures au sein de la Recherche

Cette relative disparité entre les modalités quantitatives et qualitatives de présence des représentations de discours des domestiques s’explique par les différentes fonctions qu’elles assument.

Des fonctions sociologiques de discrimination

L’image donnée des actes d’énonciation des domestiques participe de leur distinction en tant que classe, aussi bien que de leur ségrégation à l’écart des autres

classes. La représentation de leurs discours montre en effet que sa manière de s'exprimer est en lien étroit avec l'identité de l'interlocuteur. Françoise, par exemple, « réserv[e] pour le moment où elle serait seule avec les autres domestiques, de dire qu'elle croyait [la] grand-mère un peu "piquée". » (DCS I, 101) Une même circonspection recommande encore de couper court au discours à un Morel pas encore tout à fait dégagé des rangs de la domesticité : « Et pour les gigolos, je m'y connais mieux encore [...]. Ce sera bientôt la foire de Balbec, nous trouverions bien des choses. Et à Paris alors ! vous verriez que vous vous amuseriez. » Mais une prudence héréditaire de domestique lui fit donner un autre tour à la phrase que déjà il commençait. » (SG III, 396) La convenance de leur propos est d'ailleurs surveillée :

ma mère, quand un valet de chambre s'émancipait, disait une fois « vous » et glissait insensiblement à ne plus me parler à la troisième personne, avait de ces usurpations le même mécontentement qui éclate dans les *Mémoires* de Saint-Simon chaque fois qu'un seigneur qui n'y a pas droit saisit un prétexte de prendre la qualité d'« Altesse » dans un acte authentique, ou de ne pas rendre aux ducs ce qu'il leur devait et ce dont peu à peu il se dispense. (SG III, 415)

Cette fonction démarcative est encore au cœur de cet extrait où le narrateur fait ressortir la complexité de ses rapports aux domestiques en général, et en particulier à Françoise, de la dissymétrie de leurs relations aux discours :

Comme [...] [Françoise] admettait sans l'ombre d'un doute ce que toute personne de sa condition lui racontait de plus absurde et qui pouvait en même temps choquer nos idées, autant sa manière d'écouter nos assertions témoignait de son incrédulité, autant l'accent avec lequel elle rapportait (car le discours indirect lui permettait de nous adresser les pires injures avec impunité) le récit d'une cuisinière qui lui avait raconté qu'elle avait menacé ses maîtres et, en les traitant devant tout le monde de « fumier », en avait obtenu mille faveurs, montrait que c'était pour elle parole d'Évangile. (CG II, 654)

Tout, ici – les propos de la cuisinière, la modalisation autonymique de son insulte, le contraste avec l'incrédulité réservée aux autres discours –, souligne la part que prennent ces derniers dans les distinctions sociales. Comme l'a souligné Goujon, « [les domestiques] partagent avec les aristocrates le recours à l'information partisane et la préférence exclusive accordée à des rumeurs sans fondement, pourvu qu'elles émanent de gens de leur classe (II, 327 ; III, 125) » (Goujon 2004, 641).

La fonction sociale de la représentation des discours des domestiques se lit encore dans la manière dont s'y exprime leur hiérarchie, comme lors de leurs repas : « Les derniers rites achevés, Françoise, qui était à la fois, comme dans l'église primitive, le célébrant et l'un des fidèles, se servait un dernier verre de vin [...] remerciait d'un œil dolent "son" jeune valet de pied qui pour faire du zèle lui disait : "Voyons,

Madame, encore un peu de raisin ; il est esquis” » (CG II, 317). La comparaison à l'église, le lexique religieux, le rôle du vin, la posture du valet, l'imitation de l'eucharistie, élèvent Françoise à une dimension quasi divine – même si l'héroï-comique de ces associations et la dissonance du discours disqualifient cette mise en scène. Les maîtres, et le baron de Charlus en particulier, n'hésitent d'ailleurs pas à jouer de la concurrence entre domestiques, précisément par la parole : « le soir, quand, ses valets assemblés autour de lui à distance respectueuse, après les avoir parcourus du regard, [Charlus] disait : “Coignet, le bougeoir !” ou : “Ducret, la chemise !”, c'est en ronchonant d'envie que les autres se retiraient, envieux de celui qui venait d'être distingué par le maître. » (CG II, 841)

Quelle que soit la place que les domestiques se voient assignés par la parole, bon nombre sont identifiés par leur sociolecte, mis en valeur par l'autonymie d'un DD – « “Et après tout allez-y donc, c'est pas mon père !” ajoutait le valet de chambre qui avait l'habitude [...] de parsemer ses discours de plaisanteries nouvelles » (CG II, 322) – ou par une modalisation autonymique – ainsi les domestiques des Guermantes sont-ils victimes de « racontages » (CG II, 603). Les propos des domestiques sont encore reconnaissables à des mots propres à leur monde, face auxquels le narrateur, n'identifiant pas d'emblée Françoise sous le titre d'« employée » accordé par le lift, constate combien « le nom d'employé est comme le port de la moustache pour les garçons de café, une satisfaction d'amour-propre donnée aux domestiques » (JFF II, 157-158). « Leur langage », constate Goujon, « porte la marque de leur condition » (Goujon 2004, 642), d'une condition différenciée : à la fois identifiée et tenue à la marge des autres classes.

Des fonctions narratologiques de jonction

Les rôles que jouent dans la narration les représentations de leurs discours sont étroitement liés à leur place sociale, au seuil des maisons bourgeoises ou aristocratiques, à l'interface avec d'autres milieux.

Leurs discours fonctionnent en effet comme des vecteurs d'informations, aussi bien dans un même milieu qu'entre différentes sphères. Les concierges, notamment, sont consultés comme des oracles, ici par un valet cherchant à s'informer pour le narrateur de la présence de la camériste de Mme Putbus : « Le concierge mit longtemps à ouvrir et par miracle n'envoya pas promener mon messenger, ne fit pas appeler la police, se contenta de le recevoir très mal, tout en lui fournissant le renseignement désiré. » (SG III, 149-150) La frontière entre renseignements et rumeurs s'avère souvent mince, et Morel – lui-même fils de domestique – ne manque pas de s'en servir pour placer son ami chauffeur chez la Patronne :

Morel persuada aux domestiques de M. Verdurin que le jeune cocher avait déclaré qu'il les ferait tous tomber dans un guet-apens et se faisait fort d'avoir raison d'eux six, et il leur dit qu'ils ne pouvaient pas laisser passer cela. Pour sa part, il ne pouvait pas s'en mêler, mais les prévenait afin qu'ils prissent les devants. (SG III, 418)

Par sa synthèse de l'énoncé, où la voix du personnage n'est présente que dans ce qu'en fait entendre le narrateur, cette reformulation-traduction est suggestive des modalités de circulation d'une rumeur, *a fortiori* quand le DI en accueille un autre en son sein. Les domestiques eux aussi peuvent en être à l'origine, « par la confiance singulière que me fit la femme de chambre de Gilberte, rencontrée par hasard. J'appris que, quand j'allais tous les jours chez Gilberte, elle aimait un jeune homme qu'elle voyait beaucoup plus que moi. » (Pris. III, 641) Représenter ce discours comme une « confidence », de surcroît « singulière », souligne l'inattendu de la révélation, renforcé par le verbe de réception à l'amorce du DI. Or cette femme de chambre, comme le concierge rencontré plus haut, se révèle un ressort narratif essentiel : c'est seulement par-là que le narrateur comprend pourquoi Gilberte ne donnait pas suite à ses avances.

Cette fonction communicationnelle place souvent les domestiques dans le rôle de garant d'une reconnaissance sociale. Le récepteur additionnel que représente ici le domestique apparaît à la marquise un atout essentiel de la situation d'énonciation, le moyen de faire valoir une fréquentation sociale à travers le témoin qui pourra faire part de cette présence :

Elle sonna et quand le domestique fut entré, comme elle ne dissimulait nullement et même aimait à montrer que son vieil ami passait la plus grande partie de son temps chez elle :

« Allez donc dire à M. de Norpois de venir, il est en train de classer des papiers dans mon bureau, il a dit qu'il viendrait dans vingt minutes et voilà une heure trois quarts que je l'attends. » (CG II, 517)

Le domestique est celui qui porte le témoignage de la situation de celui qu'il sert, non seulement parce qu'il en est le vecteur à travers les discours qu'il tient à ce sujet, mais aussi parce qu'il est un des objets qui en portent le témoignage, au même titre que les toilettes ou l'équipage de la maison. Ainsi, à l'hôtel de Balbec, « M. Nissim Bernard [...] se faisait apporter tous ses journaux par son valet de chambre dans la salle à manger, au milieu du déjeuner, quand tout le monde était réuni pour qu'on vît bien qu'il voyageait avec un valet de chambre. » (JFF II, 133) Or la représentation de discours, quand elle est associée à cette forme de promotion, la redouble par sa verbalisation, par exemple dans cette saynète entre M. de Cambremer et le cocher des Verdurin qui les ramène de la Raspelière :

En arrivant à la gare de Douville-Féterne, M. de Cambremer tint à donner la « pièce », [...]. Mais [...], tout en donnant il éprouvait le scrupule d'une erreur commise – soit par lui qui, voyant mal, donnerait par exemple un sou pour un franc, soit par le destinataire qui ne s'apercevrait pas de l'importance du don qu'il lui faisait. Aussi fit-il remarquer à celle-ci : « C'est bien un franc que je vous donne, n'est-ce pas ? » dit-il au cocher en faisant miroiter la pièce dans la lumière, et pour que les fidèles pussent le répéter à Mme Verdurin. « N'est-ce pas ? c'est bien vingt sous, comme ce n'est qu'une petite course. » (SG III, 367)

Que le cocher ne soit pas celui du marquis n'empêche pas ce dernier de s'en servir comme faire-valoir... ni le narrateur de tirer des effets comiques de son ridicule.

Cette fonction comique des domestiques, autant que leur rôle communicationnel ou leur dimension testimoniale, permet de comprendre que leurs discours soient à la fois bien présents dans une sorte d'arrière-plan narratif, mais diversement minorés dans la discrétion de leurs dispositifs : les domestiques appartiennent à la marge de la maison bourgeoise ou aristocratique, assurent la jonction entre son univers et d'autres mondes, et ce positionnement liminaire implique l'importance de leur présence et, en même temps, les diverses formes de minoration de leur discours.

Des fonctions symboliques de représentation

Si les discours des domestiques assurent une telle discrimination, s'ils sont ainsi au carrefour et au contact de plusieurs mondes, c'est en raison de leur représentativité, de ce que montre la manière dont leurs discours sont donnés – au sujet d'autres catégories, principalement celle des maîtres.

De fait, à plusieurs reprises, leur représentation montre que s'adresser au domestique revient à parler au maître. Saint-Loup revendique ainsi une égalité de traitement entre les classes pour justifier ses discours envers son cocher, ce que le narrateur prend comme exemple – paradoxal – de la « pureté morale » de son ami :

« Mais », me dit-il en réponse aux reproches que je lui faisais d'avoir traité un peu durement ce cocher, « pourquoi affecterais-je de lui parler poliment ? N'est-il pas mon égal ? N'est-il pas aussi près de moi que mes oncles ou mes cousins ? Vous avez l'air de trouver que je devrais le traiter avec égards, comme un inférieur ! Vous parlez comme un aristocrate », ajouta-t-il avec dédain. (JFF II, 138)

Sa manière d'exprimer son appropriation du principe d'égalité des hommes, par ce discours, par ces violences verbales, semble donner raison à Françoise qui se refuse à croire le marquis républicain : Saint-Loup « [a] l'air comme ça de ne pas dédaigner le peuple, mais [...] ce n'était pas vrai » (JFF II, 138). Conjointement, à plusieurs reprises, le domestique est pris pour le maître. Lorsque le narrateur apprend du maître d'hôtel des Swann que Gilberte ne viendra pas le voir, c'est contre

ce dernier que s'exprime sa déception : « Ces paroles [...], à peine le maître d'hôtel les eut-il prononcées, qu'elles engendrèrent chez moi de la haine à laquelle je préférerais donner comme objet, au lieu de Gilberte, le maître d'hôtel ; il concentra sur lui tous les sentiments de colère que j'avais pu avoir pour mon amie » (*JFF I*, 577-578). La proximité entre maître et domestique est d'ailleurs perçue, ici par le narrateur à propos de l'altération du caractère de Françoise, comme une complémentarité des défauts des uns par ceux des autres : « Comme les lois de l'attaque commandent celles de la riposte, pour ne pas être entamés par les aspérités de mon caractère, tous [les domestiques] pratiquaient dans le leur un rentrant identique et au même endroit ; et, en revanche, ils profitaient de mes lacunes pour y installer des avancées. » (*CG II*, 364) La confusion entre domestique et maître paraît le point d'orgue de tels rapprochements. Ils peuvent tenir d'une stratégie rhétorique, par exemple de la part du duc de Guermantes qui dévie ainsi de son épouse les reproches de la Princesse de Parme quant à sa sélectivité dans ses relations : « Elle est entourée d'une cour d'esprits supérieurs – moi, je ne suis pas son mari, je ne suis que son premier valet de chambre. » (*CG II*, 744-745) Cet amalgame ressort plus encore quand il résulte d'un quiproquo, ici suggestif de l'ambiguïté d'Albertine :

Albertine, au reste, faisait, à un degré plus élevé de la société, partie de ce genre de personnes à qui la concierge promet à votre porteur de faire remettre la lettre quand elle rentrera – jusqu'au jour où vous vous apercevez que c'est précisément elle, la personne rencontrée dehors et à laquelle vous vous êtes permis d'écrire, qui est la concierge. (*SG III*, 131)

Une telle perméabilité des classes pose incessamment la question de leur identité. Ce sont ainsi les domestiques qui sont les plus fiers du prestige de la maison, plus fiers que leurs maîtres, à l'instar de Françoise, en promotion permanente de la maison auprès des fournisseurs et autres domestiques : « Si elle tenait tant d'ailleurs à ce que l'on sût que nous avions "d'argent" [...], à ce qu'on nous sût riches, ce n'est pas que la richesse sans plus, la richesse sans la vertu, fût aux yeux de Françoise le bien suprême, mais la vertu sans la richesse n'était pas non plus son idéal. » (*CG II*, 321) Cette mise en scène du discours, par sa matérialité, suggère une propagande, mais aussi une mise en œuvre biaisée de cette dernière, puisqu'assumée – et de manière repérable, car incorrecte – par... une domestique. Ailleurs, Françoise dira même, du récit d'une cuisinière qui a insulté ses maîtres : « Moi, si j'avais été patronne, je me serais trouvée vexée. » (*CG II*, 654). Les discours des domestiques, leurs représentations, les font apparaître comme un reflet, tantôt burlesque, tantôt héroï-comique, de ceux de leur maître : elles exemplifient non seulement les comportements de ces « petites mains », mais aussi, indirectement, ceux des aristocrates et des bourgeois, par leur symbolisation. Et, encore une fois, cette part prise

à la représentation des classes sociales et de leur tension explique les contrastes entre l'importante présence et la minoration énonciative de leurs discours.

Il n'existe donc pas de lien univoque entre le statut subalterne de ces personnages et celui de leurs paroles. La représentation de leur discours nuance leur caractère secondaire, en raison de la variété de leur origine, de leur emploi, de leur degré d'identification, mais aussi du fait de leur présence souvent massive, et enfin à cause de la diversité des propos montrés, parfois seulement fonctionnels, du moins en apparence, et surprenants d'autres fois. La disparité des domestiques, des espaces laissés à leurs discours, des sujets abordés dans leurs propos, établit d'emblée cette catégorie comme plus complexe, et présente, que ne le laisserait supposer le statut de figurant. Et pourtant, une approche plus qualitative des modalités de représentation fait ressortir que leurs discours restent souvent à la lisière de la représentation, remplacés par des gestes, reformulés, ou sont relégués dans une comparaison, un autre énoncé, ou renfermés dans les limites d'une scène ou d'une paire de guillemets. Une telle tension entre l'effet de forte présence que produit leur diversité et l'impression d'une minoration due à leur discrétion, leur subordination, leur délimitation, signale ces représentations comme des cristallisations d'enjeux qui les traversent, et que peuvent expliquer leurs fonctions dans la *Recherche*. Sur un plan sociologique, parce que ces monstrations de discours laissent voir que tous les personnages ne sont pas admis comme interlocuteurs, que la distribution de la parole traduit un échelonnement des rôles, que ces énoncés sont très caractérisés, elles assurent la discrimination presque surjouée, contrastive, de cette classe, sa distinction mais aussi sa ségrégation. Dans une perspective cette fois narratologique, parce que ces représentations de discours les donnent comme des vecteurs d'information, comme des témoignages, elles participent de la jonction entre les groupes sociaux. Enfin, avec une dimension symbolique, parce que ces représentations montrent des domestiques pris pour les maîtres, confondus avec eux, ou parlant comme eux, elles exemplifient le comportement de ces domestiques plus maîtres que les maîtres, et aussi, de biais, reflètent les habitus de ces derniers. Ainsi, les représentations de leurs discours donnent-elles les domestiques comme de véritables *représentants*, non dans le sens faible de ce mot parfois donné en synonyme au terme figurant, mais dans son sens fort, tant cette représentation des discours se fait représentative : représentative des domestiques ainsi que des maîtres, et aussi des interactions qui travaillent cette société de l'entre-deux-siècles. Les domestiques ne sont pas les premiers rôles de la *Recherche*, mais c'est grâce à eux que les scènes familiales et mondaines peuvent se jouer, grâce à la discrimination contrastive de leur classe, grâce aux jonctions qu'ils établissent, grâce à leur manière de décrire, en creux, les mondains. Le narrateur souligne du reste n'avoir

« jamais fait de distinction entre les classes » : « je n'avais jamais fait de différence entre les ouvriers, les bourgeois et les grands seigneurs, et j'aurais pris indifféremment les uns et les autres pour amis. » (SG III, 414) La manière de montrer les discours des domestiques rend certes compte d'un traitement bien spécifique, mais les voix de ces « petites mains » ne sont pas *insignifiantes*.

Bibliographie

- AUTHIER-REVUZ, J. (2020), *La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description*, Berlin/Boston, De Gruyter, « Études de linguistique française », <<https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783110641226/html>> (5 février 2024).
- GENETTE, G. (1972), *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil.
- GOUJON, F. (2004), « Domestiques », in A. Bouillaguet, & B. G. Rogers, (éds.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, « Recherches proustiennes », 641-642.
- HUGHES, E. (2005), « La représentation du monde social dans Combray », *Marcel Proust aujourd'hui*, 3, 63-80.
- PROUST, M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- TADIÉ, J.-Y. (2021), « 2. Domestiques », *Proust et la société*, Paris, Gallimard, « Blanche », 38-48, <<https://www.cairn.info/proust-et-la-societe--9782072958274-page-38.htm>> (5 février 2024)
- Trésor de la Langue française informatisé (TLFi)*.
<<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no>> (5 février 2024)